

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 8. — 25 MAI 1878

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



BEAUX-ARTS, SECTION FRANÇAISE. — INSTALLATION PROVISOIRE, TABLEAU DE L.-E. LAMBERT.

LE
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
A L'EXPOSITION

La part réservée à l'exposition du ministère de l'instruction publique en 1867 était assez restreinte. Quand le visiteur avait dépassé le portique, d'assez belle ordonnance, où se lisaient ces paroles attribuées à Napoléon III : « Dans le pays du suffrage universel, tout citoyen doit savoir lire et écrire, » il ne trouvait qu'un nombre assez peu considérable de travaux d'élèves, de documents relatifs à l'enseignement, de dessins des écoles du gouvernement, d'appareils géographiques, de modèles et de reproductions du matériel scolaire. L'emplacement le plus étendu était affecté à quelques spécimens des missions scientifiques, qui prenaient alors, sous l'impulsion de M. Duruy, un nouvel essor. Un portique mexicain, élevé sur les plans de M. Léon Méhesdin, divers instruments du culte bouddhique, parmi lesquels un « moulin à prières » attira principalement l'attention ; quelques trophées, des albums de photographies, et c'était tout. L'enseignement libre, l'enseignement congréganiste surtout, était plus largement représenté que celui de l'État : les envois des écoles des Frères occupaient tout un côté de la place réservée aux classes 89 et 90 ; les sujets religieux dominaient : la statue de l'abbé de La Salle, s'élevant au seuil du portique, n'avait pas pour pendant celle d'un maître de l'Université.

Cette année, l'exposition proprement dite du ministère, conçue dans un esprit véritablement libéral, occupe à elle seule trois grandes salles. Elle offre une vue très-complète des travaux entrepris et des progrès accomplis depuis 1867, qu'elle résume avec un ordre, une méthode, une clarté remarquables.

La circulaire aux recteurs du 18 décembre 1877, qui fut un des premiers actes de M. Bardoux, contenait cet appel : « Entourés que nous sommes d'émules et de rivaux, efforçons-nous de faire éclater à tous les yeux les généreux efforts de l'Université. L'Exposition nous fournira le moyen de montrer à nos détracteurs la pureté des doctrines professées par notre personnel enseignant, en même temps que le solide mérite et l'immense variété de ses travaux... » Ce passage a été le mot d'ordre de l'exposition actuelle et il a été fidèlement suivi. Cet amas de livres et de choses, résultat d'un prodigieux et incessant mouvement d'idées, constitue un en-

semble dont l'importance n'échappera qu'à un esprit prévenu. Ce simple exposé, témoignant par ses œuvres de ce qu'elle est, de ce qu'elle produit, de ce qu'elle pense, était la meilleure, la plus digne réponse que pût faire à l'Université cléricale l'Université nationale.

I

Le grand public, celui qui ne voit que par les yeux et qui n'a le temps que de parcourir les galeries du Champ-de-Mars, s'arrête d'abord aux produits des missions scientifiques, qui sont accumulés dans la première salle. Le Musée ethnographique provisoire, dont l'idée seule est une preuve du développement de ces études et de l'intérêt que commence à y prendre la foule, a singulièrement excité le goût du public pour ces collections curieuses, acquises, la plupart du temps, au prix de dangers et de fatigues inouïs. Le nom des missionnaires a dépassé le cercle du monde savant, et tous ceux qui ont suivi les conférences de janvier et février rendent la justice qu'ils méritent à nos courageux voyageurs français, dont quelques-uns, comme M. Wiener, ont dû faire plus d'une fois le coup de feu pour se rendre maîtres d'un objet convoité. L'histoire des missions scientifiques, disséminée dans des rapports et des articles, est un livre populaire à faire, — le livre d'or de la science. Et quel livre ! quel sujet de tableaux variés et d'éblouissantes descriptions que celui qui, du fond de l'Inde inconnue, avec ses merveilles de couleur, ses déploiements de pompes, signes extérieurs de mythes redoutables, ses richesses d'architecture, ses pagodes carrées, ses statues aux yeux de diamants gros comme des œufs, nous transporterait au milieu de l'Asie centrale, à peine ouverte aux Européens et leur dévoilant à regret les splendeurs de ses palais, de ses harems et des ses bazars ; qui, nous faisant traverser l'Atlantique, nous conduirait en pleine Amérique du Sud, retrouvant pour nous les restes d'un monde disparu, relevant les idoles tombées, forçant les ruines à nous révéler les secrets de l'époque grandiose qu'elles attestent, et, quittant ce berceau de civilisations écroulées, nous ramènerait audacieusement au cœur de l'Afrique centrale, dans ces contrées sans limite, sans autre histoire que le flot perpétuel des migrations de leurs races inquiètes, et auxquelles on a pu si longtemps appliquer ce vers du poète grec :

Τὸν ἐμὸν χιτῶνα οὐδεὶς ἀπεκάλυπεν.

« Personne n'a soulevé mon voile » !

Dans l'exposition du ministère, le objets rapportés par M. Charles Wiener et ses

reproductions tiennent un des premiers rangs comme importance. Il a fait quelque part, dans des pages aussi émouvantes que le roman le plus intéressant, le récit de sa mission au cœur du Pérou et de la Bolivie, accomplie au milieu de toutes les difficultés et de tous les obstacles imaginables. Ayant à lutter à la fois contre l'hostilité des Indiens, les énervements d'un climat brûlant, contre la nature même, il est parvenu à rapporter en Europe plus de 4,000 pièces curieuses, mais au prix de quelles fatigues ! N'est-ce pas lui qui, pour s'emparer de deux momies, placées dans de petites grottes creusées au flanc d'énormes roches schisteuses, se faisait descendre à cheval sur un bâton attaché perpendiculairement à la corde que tenaient ses guides ! Ruse, patience, courage, il a dû, pour mener à bien sa mission, déployer toute l'énergie des aventuriers de Cooper : il a fait de la science la carabine au poing. La *Porte monumentale* reproduite sous sa direction, ainsi que la *Fontaine monolithe péruvienne*, sont de remarquables travaux qui lui font le plus grand honneur.

C'est aussi à l'Amérique méridionale et centrale que MM. Pinart et de Cessac ont été demander l'inestimable collection de terres cuites, d'agates, d'onyx, de cristaux qu'ils exposent, et parmi lesquels on remarque une tête de mort en cristal de roche d'une pureté merveilleuse. Les voyages de M. Pinart ont été également plus qu'accidentés. Il est un des premiers Européens qui aient pénétré dans le territoire des Apaches, sur les confins de l'Arizona méridional, dont les habitants gardent avec terreur le souvenir du grand chef Cachise. Il faut une force d'âme peu commune pour s'avancer dans ces régions redoutables lorsque, à leurs frontières, on a lu, comme le raconte M. Pinart dans son rapport, des inscriptions ainsi conçues, écrites sur des centaines de tombes : Un tel, *captured and tortured to death by Apaches*, ou : *Unknown, killed by Apaches*¹. Mais tout a été dit sur ces dévouements de nos savants, et les éloges sont ici superflus. Les objets les plus curieux dus aux recherches de MM. Pinart et de Cessac proviennent du Mexique et du Pérou.

Le nom du commandant Roudaire est trop populaire pour qu'il soit utile d'insister sur ses envois. Son gigantesque plan en relief des *chotts* algériens est une véritable merveille.

L'art khmer a été le sujet, pendant le temps qu'a été ouvert le Musée ethnographique, de conférences intéressantes de

1. Nous empruntons cet intéressant article à la *Revue politique et littéraire*, publiée par M. Germer-Baillière.

1. Un tel, *capturé et torturé par les Apaches jusqu'à ce que mort s'ensuive*, ou : *Inconnu tué par les Apaches*.

M. le lieutenant de vaisseau Delaporte. On retrouve à l'Exposition une réduction d'une porte khmer monumentale qui a été exécutée en collaboration avec M. Émile Soldi, statuaire.

Le courant géographique actuel va surtout, d'une façon marquée, vers l'Asie et l'Afrique centrales. Aussi les objets envoyés par MM. Ujfalvy, qui a exploré le Turkestan russe, et Marche, qui a parcouru tout le bassin de l'Ogoued, offrent-ils, pour ainsi dire, un intérêt d'actualité, intérêt que doublent la gravité des événements d'Orient et les complications qui sont en jeu. Les cartes de l'Asie centrale sont récentes; les contrées qui la composent n'ont été longtemps tracées qu'en délinéaments vagues: au commencement du XIX^e siècle, on n'avait sur elles de renseignements que par les géographes arabes. MM. Burnaby, Mac-Aghan, Mayef, Abramoff, Lusilin, Venukoff sont les premiers voyageurs qui aient établi d'une façon certaine leurs bornes et leur configuration. Les envois de M. Ujfalvy montrent que la France marche de pair avec les Anglais, les Russes et les Américains, pour l'exploration des plateaux de l'Asie centrale. Remarquons, en passant, que M. Mac-Aghan, moins connu que M. Stanley, est également un rédacteur du *New-York Herald*. Son livre, *Une Campagne sur l'Oxus*, dans lequel il a résumé ses recherches et découvertes, mérite une place d'honneur à côté de celui de son illustre collaborateur.

Les plans et cartes de M. Marche sont aussi d'un intérêt puissant et maintiennent noblement la part de la France dans les découvertes africaines. Comment la curiosité ne serait-elle pas excitée au plus haut point pour ce monde qui est forcé peu à peu, qui se révèle sous les pas des pionniers, et dont chaque parcelle de terre est une conquête glorieuse pour la civilisation? En dix ans, quels progrès accomplis! Il y a dix ans, bon nombre d'Égyptiens instruits, de ceux qui avaient pénétré loin dans les terres, croyaient encore fermement à la tradition qui rapporte qu'au delà des bouches du Soubat, dans la région de Bahr-el-Abiad, il existait, entre autres animaux géants, des monstres monstrueux, « grandes comme des chevaux ». Ce détail donne la mesure de l'ignorance et de l'incertitude qui régnaient alors. Qui croirait aujourd'hui, je ne dis pas parmi les Européens, mais parmi les Égyptiens, ceux-là même qui n'ont pas suivi le colonel Chaillé-Long dans ses expéditions au lac Victoria-Nyanza et au Makraka Niam-Niam, à de semblables contes?

Les envois de M. Édouard André (collection d'histoire naturelle), du docteur Cre-

vaux (produits de la Guyane), de M. Carlo Lansberg (verres phéniciens), les objets de l'âge préhistorique de M. Rivière, qui ne se fâche pas de son surnom d'*homme préhistorique de Menton*, surnom qui rappelle une de ses plus belles découvertes, mériteraient une étude spéciale. Que dire aussi de l'exposition du docteur Harmand, qui a visité ces curieuses contrées de Cambodge et du Laos, royaumes dont la fondation est, suivant la tradition sacrée, attribuée à Préa-En, roi des Anges, lequel laissa dans le temple élevé en son honneur son épée étincelante comme le diamant? M. Harmand est le digne continuateur de la tâche commencée par Mouhot en 1860 et par M. de Lagrée en 1865, de ces savants qui, les premiers, rendirent compte d'une façon exacte des merveilles du temple d'Angkor, gigantesque édifice aux colonnes carrées, aux escaliers de jade, aux tours sculptées à jour, aux statues colossales, symboles des mystères du culte bouddhique, reste prestigieux d'une époque de grandeur incomparable.

Il faut encore signaler les objets découverts par M. de Sainte-Marie à Carthage, sa reproduction d'une porte phénicienne copiée sur les dessins d'une des pierres du mur qu'il eut la bonne fortune de retrouver, et qui, long de près d'un kilomètre, offrait un dessin différent sur chacune de ses pierres. L'exposition de M. de Sainte-Marie, actuellement en mission à Raguse, a été organisée par M. Ph. Berger, bibliothécaire de l'Institut. On sait que tous ces objets se trouvaient à bord du *Magenta* et qu'ils ont dû être repêchés après la catastrophe qui détruisit ce navire.

Telle est, dans son ensemble, l'exposition ethnographique du ministère, dont l'initiative revient à M. de Watteville, directeur des sciences et lettres, et à M. X. Charmes, chef du cabinet du ministre et du service de l'Exposition. Elle est complétée par l'inestimable collection des archives des missions scientifiques.

PAUL GINISTY.

(A suivre.)

L'exposition des artistes allemands, inaugurée le 12 mai, est décidément très-brillante. Elle occupe une salle de la galerie des Beaux-Arts, réservée d'abord aux manufactures nationales de Sèvres et des Gobelins, dans laquelle on pénètre par la galerie du Travail. Un grand portique à colonnes, dont l'entrée est fermée par une tapisserie de haute lisse, y donne accès. On retrouve à l'intérieur le même type de portes encadrées dans des colonnes de bois noir relevées de marqueteries d'ivoire dans le style italien de la Renaissance. Ce motif architectural est d'un excellent effet, à la fois riche et sévère. Dans le chapiteau d'une porte est inscrit en lettres d'or: *Empire d'Allemagne*. Dans le caisson de la porte en face: *Deutsches Reich*.

Les fauteuils, en vieux chêne, sont recouverts de velours vert frappé; les divans sont drapés avec des étoffes d'Orient et des tapis de Carmanie. L'ameublement, très-soigné, est en parfaite harmonie avec le genre de décoration adopté. Enfin on a eu l'heureuse idée de disposer aux entrées et dans les intervalles laissés libres, dans les rangées de marbres et de bronzes, des jardinières garnies de plantes rares, dont les feuillages verts viennent un peu rompre et égayer l'aspect sévère de cette salle.

Quant aux tableaux et aux sculptures qui constituent l'exposition allemande, nous y reviendrons à loisir.

LA

MANUFACTURE DE PORCELAINE DE SÈVRES

Quand la participation des artistes allemands à l'Exposition de Paris fut enfin décidée, toutes les places étaient distribuées; il fallait pourtant à tout prix caser les nouveaux venus, il le fallait d'autant plus impérieusement que la décision qui nous permettait de les accueillir à cette fête de la paix était, de la part du gouvernement allemand, une preuve de sympathie pour la France nouvelle.

Nous y répondîmes par une manifestation non moins significative, en déposant de leurs salons, au profit des artistes allemands; nos deux grandes manufactures nationales des Gobelins et de Sèvres, auxquelles on éleva à la hâte des étagères dans la grande galerie du pont d'Iéna, en face de l'Exposition des collections indiennes de S. A. le prince de Galles.

L'exposition de la manufacture de Sèvres n'est pas là aussi mal qu'on aurait pu le craindre; elle y attire peut-être davantage l'attention des visiteurs; et c'est à son honneur cette fois, beaucoup plus qu'à l'Exposition universelle de 1867, où elle n'obtint, pour nous servir d'une expression usuelle quand on veut pallier l'échec d'un ouvrage au moins rempli de bonnes intentions, qu'un succès d'estime.

Notre manufacture de porcelaine de Sèvres est célèbre dans le monde entier, non-seulement pour ses produits, qu'elle exporte jusqu'en Chine, mais parce que c'est elle, ou du moins ce sont les savants et les artistes qui l'ont fondée, qui, les premiers en Europe, parvinrent à imiter l'inimitable porcelaine de Chine dont l'apparition fit tant travailler les têtes, en Allemagne, en Angleterre, dans les Pays-Bas comme en France, vers le commencement du XV^e siècle.

Potiers et chimistes cherchèrent longtemps à surprendre le secret de la fabrication de cette merveilleuse poterie; ils en analysèrent la composition et y trouvèrent toute sorte de choses qui n'y étaient pas; quant aux procédés de fabrication, si la





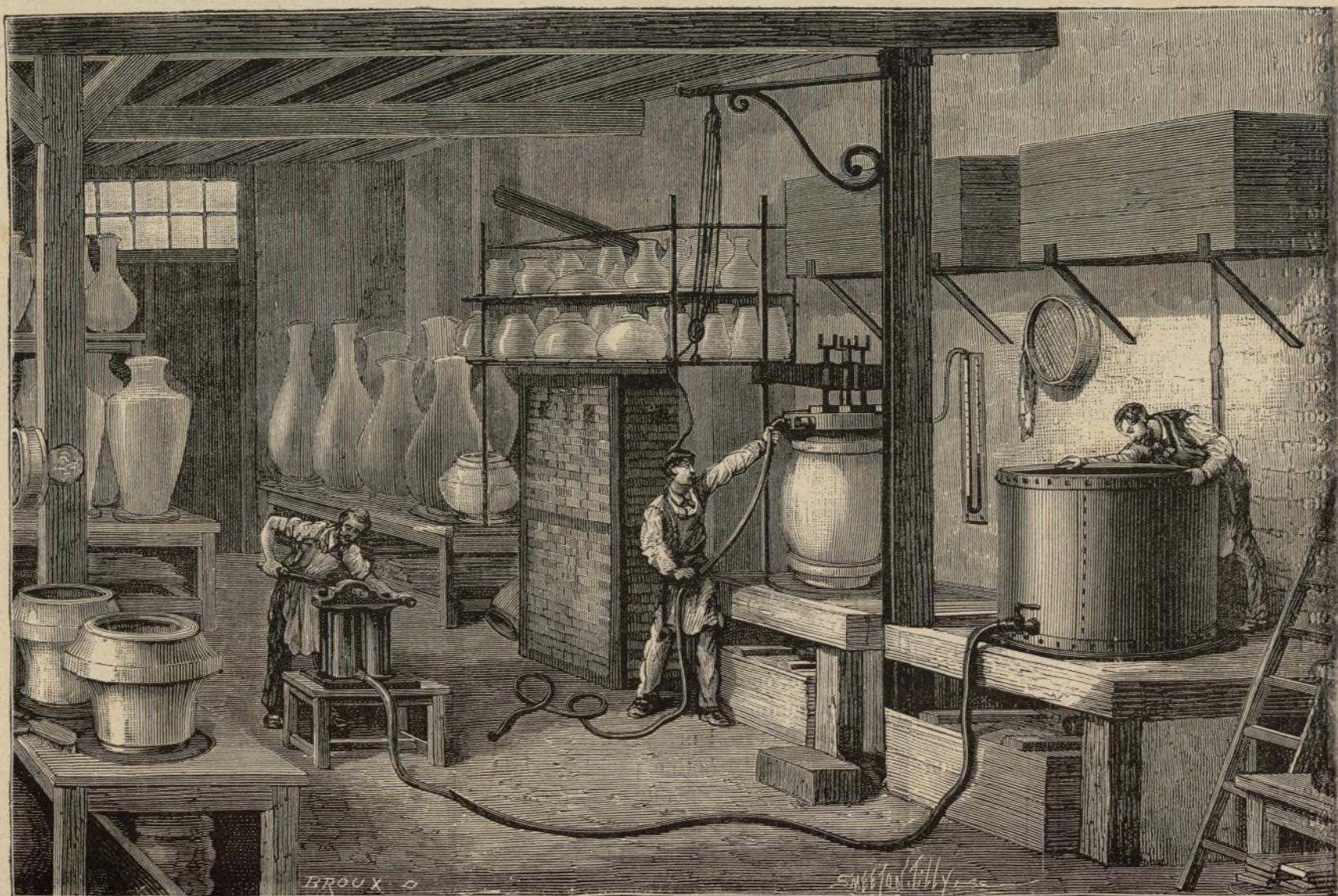
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — L'EXPOSITION ETHNOGRAPHIQUE DES MISSIONS SCIENTIFIQUES.

Mission E. André : 1. Symbole de la guerre et du travail (Colombie). — 2. Lechuza, chouette sacrée. — 3. Carguera de Quito (Équateur). — 4. Chef indien du Rio-Napo (Équateur). — Mission de Cessac : 5. Panier indien avec navettes, aiguilles, etc. — 6. Le dieu serpent à plumes (Mexico). — 7. Riche momie. — 8. Vase de Guanajato. — Mission Ujfalvy : 9. Violon. — 10. Vases en fer trouvés dans un lac. — 11, 14, 15. Vases et ustensiles de l'Asie centrale. — 12, 13. Usbeks. — 16. Charrue. — 17. Briques émaillées.

LA MANUFACTURE DE SÈVRES



L'ATELIER DES TOURNEURS ET RÉPAREURS ET DU PETIT MOULAGE.



L'ATELIER POUR LE GRAND MOULAGE PAR LE VIDE ET L'AIR COMPRIMÉ.

composition avait été connue, c'eût été peu de chose pour nos potiers, les plus savants et les plus habiles du monde, — sauf pourtant ceux de la Chine, il fallait bien se l'avouer.

Ce fut seulement vers 1660 que Claude Révérend parvint, par des procédés d'une extrême complication, à imiter la poterie chinoise. Entendons-nous : Révérend n'avait pas découvert la porcelaine dure de Chine, mais la porcelaine tendre, la porcelaine vitreuse, ce qu'on appelle aujourd'hui *vieux sèvres*. Il s'en fallait d'un siècle que la porcelaine dure fût fabriquée en France, grâce à la découverte accidentelle du kaolin par la femme d'un obscur, mais intelligent chirurgien de Limoges (1768). Dans l'intervalle, Boëtgher avait découvert le secret de la porcelaine haricot rouge, dite *vieux saxe* (1704), puis, cinq ou six ans plus tard, celui de la vraie porcelaine blanche ou porcelaine de Saxe. Cette double découverte était également due au hasard; mais il faut reconnaître que les longs travaux du savant avaient bien un peu provoqué ces révélations.

Ce fut en 1695 que la manufacture de porcelaine qui devint par la suite la manufacture royale de France, puis la manufacture de Sèvres, fut établie à Saint-Cloud, sous la direction des frères Chicanneau qui portèrent presque à sa plus grande perfection l'invention de Révérend. Après une existence un peu vagabonde, elle fut enfin installée à Sèvres, dans des bâtiments construits exprès, en 1756; quatorze ans plus tard, elle abordait, par les soins du chimiste Macquer, la fabrication de la porcelaine dure. La manufacture de Sèvres, pour cause d'insuffisance et de vétusté des anciens bâtiments, a été transférée au parc de Saint-Cloud, dans des bâtiments neufs dont l'inauguration solennelle a eu lieu le 17 novembre 1876. D'importantes modifications avaient dès lors été apportées dans son administration. Au lieu d'un savant, c'est un artiste, M. Robert, peintre, qui la dirige aujourd'hui, secondé par une commission de treize membres. Cette commission a institué un concours annuel et un prix, dit *prix de Sèvres*, de la valeur de 2,000 fr., à décerner au vainqueur, dont le modèle couronné est en outre exécuté à la manufacture dans le cours de l'année. Le premier de ces concours, dont les résultats sont excellents, a eu lieu en 1875.

La décision qui vient d'être prise rend facile, pendant le temps de l'Exposition, une visite à la manufacture de Sèvres; nous dirons quelques mots des procédés de fabrication qui y sont en usage, pour montrer que cette visite vaut la peine d'être faite.

La pâte préparée, un ouvrier en prend

une certaine quantité qu'il pétrit dans ses mains, jette avec force sur une table de marbre, reprend, pétrit de nouveau, afin d'en expulser jusqu'à la moindre bulle d'air. L'opération terminée, le tourneur s'empare de la motte de terre, la fixe sur la *girelle* ou plate-forme supérieure du tour, et se met à la façonner avec ses doigts trempés de *barbotine*, bouillie très-claire de pâte à porcelaine. Le tour horizontal du potier peut se passer de description; mais on est toujours vivement frappé par le spectacle de cette motte de terre s'évasant, prenant sous les doigts de l'ouvrier les formes les plus délicates et les plus variées, et les tourneurs de Sèvres sont d'une habileté qui tient du prodige.

Toutes les pièces ne peuvent pas être façonnées sur le tour, on le comprend bien; il en est qui doivent être moulées. Si la pièce a deux faces, le moule est en deux parties ou coquilles qui, jointes, présentent en creux les reliefs de l'objet : on remplit de pâte les deux parties et on les rapproche. S'il s'agit d'anses ou d'ornements à rapporter, on les colle à la pièce principale avec de la barbotine un peu épaisse.

Une autre méthode, dite *moulage à la croûte*, est appliquée aux pièces creuses de grande dimension, telles que les soupières, par exemple. La pâte est étendue sur la table de marbre à l'aide d'une espèce de rouleau de pâtissier; on tapisse de couches minces de cette pâte l'intérieur du moule, en appuyant sur les parois avec une éponge imbibée de barbotine. Le retrait permet d'enlever aisément cette pâte lorsqu'elle est séchée. Pour les pièces creuses et minces, on emploie le *moulage par coulage* : le moule, pour cette opération, est en deux parties s'il s'agit d'un tube; on bouche d'un tampon l'extrémité inférieure et l'on remplit le moule de barbotine; on enlève alors le tampon, l'excès de barbotine s'échappe, laissant aux parois une couche continue suffisante; on recommence l'opération si l'on veut une plus grande épaisseur. — Pour une tasse, on se borne à verser de la barbotine très-claire dans une cavité ménagée dans un bloc de plâtre; l'eau traverse les pores du plâtre et la terre reste collée aux parois : c'est par ce moyen qu'on obtient ces gracieuses tasses dont les parois sont minces comme des coquilles d'œufs.

On a également recours au coulage pour de très-grandes pièces; mais pour maintenir la barbotine aux parois accidentées du moule, on opère la pression au moyen de l'air comprimé, ou de l'air libre en faisant le vide extérieurement. Dans le premier cas, la barbotine projetée à l'intérieur du moule hermétiquement fermé, par un tube en caoutchouc, on rejette l'excédant en ouvrant un robinet inférieur; puis

on met en mouvement une pompe de compression, et l'air comprimé, conduit par un autre tube dans le moule, colle aux parois la pâte légère disposée à s'affaisser. Dans le second cas, la partie supérieure du moule est ouverte pour donner accès à l'air, et tout le reste est recouvert d'une caisse de tôle. La barbotine injectée et l'excès écoulé, on fait le vide, à l'aide d'une machine pneumatique, entre la caisse de tôle et les parois extérieures du moule : la pression atmosphérique s'exerce alors librement par l'ouverture supérieure, produisant le même résultat que dans l'opération précédente.

A. BITARD.

(A suivre.)

LES CONSTRUCTIONS

DE LA FAÇADE BRITANNIQUE

Les constructions séparées par des jardins dont la série constitue la façade typique de la section britannique, au Champ-de-Mars, sont au nombre de cinq. La première, édiflée par M. W.-H. Lascelles, sur les dessins de M. R. Norman Shaw, reproduit, en imitation de brique rouge, une maison du temps de la reine Anne. La deuxième, désignée sous le nom de pavillon du prince de Galles, a été bâtie sur les dessins de M. Gilbert R. Redgrave; c'est un spécimen très-réussi de l'architecture du temps d'Élisabeth, sur lequel nous nous proposons de revenir. La troisième, à façade de brique rouge et terre cuite, destinée au service de la Commission, est l'œuvre de M. Doulton, de Lambeth, guidé par les dessins de MM. Tarring et Wilkinson. La quatrième construction est peut-être la plus caractéristique de toutes. C'est un *cottage* rustique, dans ce vieux style anglais encore si en faveur dans le Cheshire, dont la charpente en bois forme cadre à des panneaux de plâtre. Le dessin de ce cottage est dû à M. Redgrave, architecte de la Commission britannique, et il a été exécuté par les ouvriers même de MM. William Cubitt et Co, appelés exprès à Paris. Nous donnons aujourd'hui le dessin de cette remarquable construction.

Enfin la cinquième et dernière de la série représente un spécimen de l'architecture du temps de Guillaume et Marie. Elle a été construite par MM. Collinson et Lock, sur les dessins de M. Colcutt.

O. RENAUD.

Le *rowing* international de Paris, à l'occasion de l'Exposition, aura lieu les 11, 12, 13 et 14 août. Il y aura des courses en canot à deux rames et à quatre rames; les canots à quatre rames auront un patron à bord.

LE KOH-I-NOOR A L'EXPOSITION

Les diamants de la couronne britannique, exposés au palais du Champ-de-Mars, forment un splendide diadème de quatre-vingt-six pierres au milieu desquelles brille le fameux Koh-i-Noor, c'est-à-dire *la montagne de lumière*, qui, bien que réduit par des tailles successives à moins de moitié de son volume primitif, est encore gros comme un demi-œuf et estimé quelque 50 millions de francs en chiffres ronds. L'histoire de ce merveilleux diamant est intéressante et instructive, et elle est assez peu connue pour que nous nous risquions à la conter.

Trouvé dans les célèbres mines de Golconde, il y a plus de trois mille ans, le Koh-i-Noor fut d'abord la propriété du roi Kama, d'Auga, sur le Gange, ou, d'après une autre tradition, plus vraisemblable, d'un roi de Golconde, à l'un des descendants duquel il fut dérobé par un général peu scrupuleux du nom de Mininrola, et offert au grand mogol Shah-Jehan, père d'Aureng-Zeb, vers l'an 1640. C'était un diamant brut d'une grosseur extraordinaire, pesant, dit-on, 800 carats. Shah-Jehan résolut de le faire tailler, mais le maladroit à qui il le confia ne réussit qu'à le réduire de moitié sans parvenir à le tailler d'une manière présentable. Le grand mogol furieux punit d'une amende de 10,000 ducats l'auteur de ce bel exploit, au lieu de payer son travail, payé peut-être par provision, avec un bon petit morceau du gros diamant si réduit.

Vingt ans plus tard, le célèbre voyageur français J.-B. Tavernier eut l'occasion de voir le Koh-i-Noor; comme il s'occupait surtout du commerce des pierres précieuses, il ne manqua pas de l'examiner de près et manifesta toute l'admiration qu'il lui inspirait. Depuis cette époque jusqu'à celle où il devint la propriété du khan de Caboul, au commencement de ce siècle, le Koh-i-Noor est passé dans diverses mains. Le roi de Lahore, Runjeet-Singh, qui était en relations de conquêtes avec Futeh-Khan, ayant appris que le fameux diamant était dans la possession de celui-ci, résolut de s'en emparer. Il adressa en conséquence une invitation à son allié qui, prévenu sans doute, s'y rendit avec empressement, paré... d'une très-belle imitation du Koh-i-Noor. Runjeet-Singh, qui ne se doutait pas de la substitution, demanda au khan son superbe diamant et l'obtint sans difficulté; il l'envoya aussitôt au joaillier de sa cour pour le faire monter. Le joaillier apprit bientôt à son souverain que la pierre qu'il lui avait envoyée était fort belle sans doute, mais relativement sans valeur.

A cette nouvelle, le maharadjah entra dans une fureur telle qu'il ordonna de fouiller le palais du khan de fond en comble et de s'emparer coûte que coûte du riche joyau qu'il convoitait. Il n'en fut pas venu à ses fins pourtant, si un esclave, trahissant son maître, n'eût indiqué un monceau de cendres dans lequel le diamant était caché. Runjeet-Singh s'en saisit avec une joie délirante et l'emporta en triomphe. Il s'en para depuis avec orgueil, et souvent même en para son cheval, qui ne s'en souciait guère.

Quand Runjeet-Singh fut mort, le diamant passa à ses héritiers; et lors de la conquête du Panjab par les Anglais, en 1850, le Koh-i-Noor se trouva parmi les dépouilles des vaincus apportées en Angleterre à bord de la *Medea*. Il fut offert en présent à la reine Victoria par la Compagnie des Indes Orientales.

Le Koh-i-Noor, déclaré mal taillé, fut confié à la maison Coster, d'Amsterdam, par le joaillier de la cour. La retaille de ce magnifique diamant exigea trente-huit jours de travail, de douze heures chacun; on assure que le duc de Wellington y donna le premier coup.

Et voilà comment le Koh-i-Noor est devenu l'ornement de la couronne britannique, après une carrière fort longue et abondamment semée de vicissitudes. Il figura pour la première fois à l'Exposition universelle de Londres, en 1862, et peut être admiré à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, sans qu'il en coûte autre chose que le prix du ticket d'entrée.

HECTOR GAMILLY.

HISTOIRE DES EXPOSITIONS

Les Expositions artistiques.

(Fin)

En Angleterre, les expositions artistiques ne s'acclimatèrent qu'assez tard. Au commencement du XVIII^e siècle, Hogarth et quelques autres peintres éminents tentèrent, mais sans succès, de fonder une Académie des arts; ils se décidèrent alors à exposer leurs œuvres dans les salles de l'hospice des Enfants-Trouvés que venait de fonder le capitaine Coram, et au profit de l'institution. Ces expositions eurent tout de suite une grande vogue: c'était la meilleure démonstration de leur excellence, et elle décida le roi Georges III à signer, en 1768 seulement, l'acte d'incorporation de la société de l'Académie royale des arts, où ont lieu depuis les expositions annuelles des artistes vivants. Il y existe une École des beaux-arts dont les élèves reçoivent au concours des médail-

1. Voir le n° 7.

les et les moyens de passer quelques années à Rome; mais à ce point de vue l'Académie nous échappe, n'ayant à nous occuper ici que d'expositions.

Il y a aussi des expositions artistiques annuelles à l'Institution britannique, depuis 1805; à la Société des artistes anglais, Suffolk street, qui est le *Salon des Refusés* de l'Académie royale depuis 1823; enfin nous pouvons citer encore la Société des aquarellistes qui fait des expositions annuelles spéciales depuis 1821, la nouvelle Société des aquarellistes et diverses galeries particulières, sans parler de celles de grandes villes de la province.

En France, nous avons aussi quelques expositions particulières périodiques ou accidentelles qui ne sont pas sans intérêt, mais que nous pouvons à peine citer, comme celles de l'Union des arts, celles de M. Manet et de Courbet. Le Salon des refusés a tenté aussi chez nous, mais en vain, de prendre une situation sérieuse que nous aimerions lui voir tenir après tout, avec autant de succès que la Société de Suffolk street. Enfin, si l'Angleterre a vu naître, il y a une trentaine d'années, les *préraphaélites*, nous avons, nous, depuis peu, les *impressionnistes* qui n'ont pas dit, sans doute, leur dernier mot.

A. BITARD.

PETITE CHRONIQUE

Le congrès postal international, en session au palais du Corps législatif depuis le commencement de mai, sous la présidence de M. Cochery, sous-secrétaire d'État au ministère des finances, se compose d'environ soixante-dix délégués des diverses puissances. Le congrès s'est divisé en deux grandes commissions, dont l'une, qui s'occupe des traités et règlements internationaux, est présidée par le baron Velho, directeur général des postes russes; l'autre commission est chargée des échanges de lettres contenant des valeurs et des mandats-poste. Toutes deux travaillent laborieusement, et il y a lieu d'espérer qu'il sortira de ces discussions savantes et de ces études pratiques de bons résultats pour le progrès des relations internationales.

On a ouvert ces jours-ci, au Champ-de-Mars, un débit de curaçao de Hollande authentique. On y est assis sur de larges bancs de bois et servi par des femmes en costume frison, la tête cerclée du frontail d'or qui porte aux tempes des vrilles de métal semblables aux *gourmands* de la vigne.

Ce débit est situé à quelques pas du cabaret russe, où l'on trouve des cigarettes parfumées et du *koumys*, et de la czarda hongroise, célèbre par ses excellents musiciens et son vin couleur d'aurore.

On a également ouvert un bar anglo-américain à l'angle du palais du Champ-de-Mars, dont le buffet est tenu par quinze jeunes Anglaises.

Le port de Cherbourg a envoyé à l'Exposition de merveilleux modèles, réduits à l'échelle

de 15 millimètres pour mètre, du vaisseau cuirassé *Suffren*, des croiseurs de 2^e classe *Duguay-Trouin* et *Villars*, de la canonnière le *Lutin*, du transport *Annamite*, et la réduction à l'é-

chelle de 2 millimètres seulement du transport *Mytho*. L'exposition du matériel des ports militaires et marchands ne présente pas seulement un intérêt de curiosité au visiteur intelligent,

elle le provoque à un retour sur les grandes questions économiques discutées dans ces derniers temps, mais restées sans solution, et auxquelles le concours universel auquel nous assis-



COTTAGE FORMANT UNE DES FAÇADES DE LA SECTION ANGLAISE.

tons est particulièrement propre à faire faire un grand pas, sinon un pas décisif.

Nous avons parlé récemment des richesses des grandes bibliothèques publiques de Paris. Nous dirons un mot aujourd'hui de la réserve et des doubles de la Bibliothèque nationale :

La réserve de la Bibliothèque nationale comprend : les incunables, les impressions sur vélin et sur papier essentiellement exceptionnel, les ouvrages enrichis d'annotations manuscrites, et généralement de livres qui, par leur condition, leur reliure, leur rareté, ont paru mériter des

soins particuliers. Le nombre des volumes de la réserve s'élève à 54,085. Comme annexe à la réserve se trouve la catégorie des livres obscènes, au nombre de 750.

Les doubles se trouvent au nombre de 268,522 volumes. On s'est occupé dans ces derniers temps de les classer avec soin, afin d'y pouvoir facilement recourir pour le service du prêt au dehors, pour les échanges occasionnels, pour le remplacement des exemplaires usés par un usage excessif et prolongé, etc.

Le diplôme qui sera décerné aux lauréats de

l'Exposition universelle de 1878 est dû au crayon de M. Paul Baudry. Il représente *la France s'appuyant sur la paix pour protéger le travail*. Pour ceux qui l'obtiendront, ce diplôme ne sera pas seulement un document précieux, un certificat de célébrité, mais encore une œuvre d'art véritable, mérite rare dans la collection des documents de ce genre.

INIGO SMALL.

Le gérant : A. BITARD.

Sceaux. — Imp. CHARAIRE et FILS.



BEAUX-ARTS. — SECTION FRANÇAISE
ENTRÉE DE MAHOMET II A CONSTANTINOPLE
Tableau de M. Benjamin Constant.